

L'utopie d'une science préhistorique sans frontières : l'Institut de paléontologie humaine du prince Albert Ier de Monaco et la Première Guerre mondiale

Arnaud Hurel

Résumé

Les études préhistoriques se sont primitivement structurées dans une perspective internationaliste, soutenue par le succès des congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. Le début du XXe siècle a été vécu par les préhistoriens comme une époque particulièrement propice à leurs travaux : multiplication des chantiers de fouilles, augmentation sensible du nombre de chercheurs, structuration autour des sociétés savantes. Dans ce cadre, la création, en 1910, par le prince Albert Ier de Monaco de l'Institut de paléontologie humaine a marqué une étape fondamentale et ambitieuse en faveur de la pérennité de la recherche et de la reconnaissance officielle des études préhistoriques.

La Première Guerre mondiale a mis un terme aux conditions spécifiques de ce développement et mis en lumière une mutation profonde des référents et des usages de la communauté des préhistoriens. La situation de l'Institut de paléontologie humaine à cette époque illustre cette rupture : échec du projet de Centre de recherche multinational, mise à l'écart des chercheurs appartenant à des nations belligérantes, perte de positions scientifiques à l'étranger, développement d'un discours scientifique patriotique, mise en péril de la structure sur le plan financier.

Citer ce document / Cite this document :

Hurel Arnaud. L'utopie d'une science préhistorique sans frontières : l'Institut de paléontologie humaine du prince Albert Ier de Monaco et la Première Guerre mondiale. In: L'œuvre de paix du prince Albert I^{er} de Monaco. Actes du 136^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Faire la guerre, faire la paix », Perpignan, 2011. Paris : Editions du CTHS, 2013. pp. 53-64. (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 136-7);

[https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2013_act_136_7_2486;](https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2013_act_136_7_2486)

Fichier pdf généré le 20/02/2024

L'utopie d'une science préhistorique sans frontières : l'Institut de paléontologie humaine du prince Albert I^{er} de Monaco et la Première Guerre mondiale

Arnaud HUREL

Membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, sect. sciences, histoire des sciences et
des techniques et archéologie industrielle
Département de préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle

Extrait de : Arnaud Hurel *et al.* (dir.), *L'Œuvre de paix du prince Albert I^{er} de Monaco*, éd. électronique, Paris / Monaco,
Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques / Annales monégasques
(Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques), 2013.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques dans le cadre
de la publication des actes du 136^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Perpignan en 2011.

Les congrès internationaux d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques, dont les premiers jalons ont été posés dès 1865 par le Français Gabriel de Mortillet (1821-1898) et le Suisse Édouard Dessor (1811-1882), ont longtemps tenu le rôle de point d'ancrage institutionnel pour les sciences préhistoriques. Ils ont accompagné l'essor de ces recherches en devenant les tribunes des progrès enregistrés et le lieu de présentation et de confrontations des faits nouveaux et des concepts. Dans cette construction, ils ont, tout naturellement, favorisé une structuration primitive dans une perspective internationaliste.

En Europe, tout au long de la Belle Époque, les préhistoriens œuvrent dans une ambiance de forte émulation, les sociétés savantes locales soutiennent les travaux, le nombre de chercheurs augmente de manière sensible et, partant, celui des chantiers de fouilles. Les frontières et rivalités nationales semblent exclues ou secondaires dans la marche de la science.

La création, à Paris en 1910, par le prince Albert I^{er} de Monaco (1848-1922) de l'Institut de paléontologie humaine (IPH), dans une optique de collaboration scientifique et de neutralité internationale, s'insère parfaitement dans ce mouvement. Elle marque une étape fondamentale et ambitieuse en faveur de la pérennité de la recherche et de sa reconnaissance officielle. Pour la première fois, des chercheurs vont disposer de ressources financières et matérielles pérennes afin de se consacrer totalement à la poursuite de leurs recherches dédiées à l'étude de l'homme quaternaire.

Le réveil des nationalismes, puis le déclenchement de la Première Guerre mondiale, vont constituer l'épreuve de vérité en soumettant cruellement les utopies scientifiques aux réalités géopolitiques.

Le renouvellement de l'historiographie de la préhistoire et l'accès à des sources archivistiques inédites permettent d'envisager les conditions spécifiques de ce développement et sa fragilité face au cours des événements.

Les congrès internationaux d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques

Dès leur création, les congrès internationaux d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques occupent une place décisive en matière de diffusion des connaissances, mais aussi de confrontation des expériences et des disciplines. La conjonction de l'anthropologie et de l'archéologie permet, dans chacune des sessions, l'élaboration d'un ordre du jour

réunissant des scientifiques de spécialités très différentes. Les réunions plénières qui se tiennent à travers l'Europe favorisent la construction d'une conscience identitaire défendue par une communauté savante jeune et volontiers militante sur le plan philosophique, en particulier sur la question de l'évolutionnisme ou l'idée d'une science préhistorique placée « à l'avant-garde de la lutte contre l'obscurantisme clérical¹ ». Elles offrent aux recherches préhistoriques une instance internationale de validation permettant de dépasser les blocages ou retards institutionnels spécifiques à chacun des États européens. En effet, dans nombre de pays, la préhistoire n'est encore considérée, au mieux, que comme une activité marginale aux résultats bien fragiles, et négligée sur le plan académique, de même qu'en termes de politiques publiques du patrimoine. Quel que soit l'enthousiasme de ses chercheurs, la position de la préhistoire est encore fragile jusqu'aux années 1870. Lors de la deuxième session du congrès, à Paris en 1867, Carl Vogt (1817-1895) n'hésite pas à exhorter ses confrères à la vigilance : « Rappelons-nous toujours que nous sommes encore dans la période de la lutte et du combat². »

En France, la préhistoire étant globalement exclue de l'Université, les préhistoriens acquièrent les connaissances nécessaires à leur activité de manière empirique. Ils se forment par la confrontation des découvertes et des théories dans les réunions des sociétés savantes locales, dont l'archéologie préhistorique n'est qu'un champ de recherche parmi d'autres³, et dans leurs bulletins. Cette situation a pour effet de renforcer le rôle des congrès internationaux d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques, qui sont perçus par les acteurs eux-mêmes comme le vecteur essentiel de l'institutionnalisation d'un champ scientifique qui peine à trouver sa place. Henri Hubert (1872-1927) soulignera même en 1900 que « l'organisation de l'archéologie préhistorique est en partie l'œuvre des premiers congrès⁴ ». Effectivement, les congrès internationaux offrent aux chercheurs français à la fois un lieu d'apprentissage, une structure pérenne d'échange et l'opportunité pour valoriser leurs travaux. Les sessions du congrès international d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques sont chacune l'occasion d'enregistrer des avancées décisives, que ce soit au niveau conventionnel – en matière de terminologie ou de classification par exemple – ou sur des débats d'orientation – comme la question de la chronologie ou celle de l'homme tertiaire et de son industrie éolithique.

Comme tous les congrès internationaux de la seconde moitié du XIX^e siècle, ceux d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques n'échappent pas aux professions de foi internationalistes et pacifistes « au nom de l'universalisme de la science⁵ ». Ainsi, dès la session de 1867 à Paris, Édouard Lartet (1801-1871) place l'œuvre en train de s'accomplir sous les auspices d'une science « neutralisée » :

« Permettez-nous donc, messieurs, de rester constamment unis par le lien de la confraternité qui s'est établi entre nous. Comme nos études et nos discussions se maintiendront nécessairement dans un horizon placé au-dessus des agitations politiques et des dissentiments possibles entre gouvernements, nous devons, dès à présent et quoi qu'il arrive, considérer notre congrès comme essentiellement neutralisé. Il ne saurait, en effet, y avoir de frontières, pour ceux qui, comme nous, étudient l'histoire et le progrès de la grande famille humaine envisagée dans la solidarité la plus absolue⁶. »

1. M.-A. Kaeser, « Une science universelle ou "éminemment nationale" ? : les congrès internationaux de Préhistoire (1865-1912) », p. 23.

2. C. Vogt, « Discours », p. 58.

3. À défaut de société savante nationale, puisque la Société préhistorique française ne sera créée qu'en 1904.

4. H. Hubert, « Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », p. 221.

5. A. Rasmussen, « Jalons pour une histoire des congrès internationaux au XIX^e siècle : régulation scientifique et propagande intellectuelle », p. 125.

6. É. Lartet, « Discours de clôture », p. 421.

Une fois la préhistoire valablement reconnue et acceptée comme domaine cohérent et autonome par toutes les traditions archéologiques et naturalistes nationales, le congrès international d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques va tenter d'orienter les travaux dans le sens d'une normalisation supranationale des pratiques à travers la définition de standards communs. Au congrès de Budapest de 1876, par exemple, les préhistoriens adoptent le principe d'une légende internationale pour les cartes archéologiques préhistoriques. Mais ces quelques succès vont faire long feu au tournant du siècle. Sur ce point, la proposition de révision en 1900 à Paris échouera et, à Monaco en 1906, une seconde tentative sera menée, en vain. Décision sera finalement prise d'opter pour le maintien de la nomenclature de 1876.

Ce congrès de Paris en 1900 est le temps d'un constat, celui de l'évolution des mentalités et des attentes à l'égard des structures internationales. Si « l'archéologie préhistorique a été à ses débuts une science internationale, une science des congrès internationaux⁷ », la maturité venue il n'en est plus ainsi, le congrès semblant relever d'une « inutilité comme organe scientifique spécial⁸ ». La philosophie originelle des congrès internationaux est maintenant dépassée car, comme le souligne Henri Hubert, « le préhistorique est en train de construire ses églises locales. Ses conciles nationaux et ses assemblées régulières suffisent à ses besoins⁹ ». De fait, ce deuxième temps, qui s'ouvre à Paris, n'est plus celui des grandes synthèses. La préhistoire ayant apporté la preuve de sa légitimité scientifique, c'est au niveau de chaque pays que se met en œuvre le processus logique de normalisation et de spécialisation des débats¹⁰.

Cette *crise* des congrès internationaux n'est pas exclusive à la préhistoire. Dans les premières années du xx^e siècle, la quasi-totalité des disciplines s'inscrivent même dans une démarche critique. L'utilité scientifique des congrès est mise en cause en raison d'une perte de leur substance par l'échec du mythe d'une science sans frontières, mais aussi de par l'inflation du nombre des communications et l'extrême diversité des sujets abordés, dues entre autres à la spécialisation croissante¹¹, mouvement que contestent des chercheurs comme le Suisse Édouard Claparède (1832-1871), pour qui :

« [L]e vrai but d'un congrès international ne saurait plus être la lecture forcément écourtée et hâtive d'innombrables communications isolées sur les sujets les plus disparates, mais serait bien plutôt de permettre l'étude et la discussion un peu approfondies d'un choix restreint de questions particulièrement intéressantes ou vitales¹² ».

Face à ces doutes, les scientifiques, qui sont à la recherche d'un nouvel élan internationaliste, demandent alors aux congrès de se tourner vers les questions d'actualité et de revenir à des thèmes fédérateurs, comme la terminologie ou l'unification des méthodes. Le directeur du Muséum national d'histoire naturelle, le zoologiste Edmond Perrier (1844-1921), va même jusqu'à leur conférer le rôle d'exprimer « une sorte d'opinion publique, solidement établie, à laquelle personne ne serait plus tenté d'opposer sa fantaisie¹³ ».

La préhistoire abandonne les grands débats d'orientation d'un savoir en construction pour l'échange et l'accommodement particulier au gré des découvertes, l'utopie internationaliste au profit des grands équilibres de pouvoir entre les nations. Ses congrès

7. H. Hubert, « Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », p. 221.

8. *Ibid.*, p. 228.

9. *Ibid.*, p. 223.

10. A. Hurel et A. Vialet, « Les congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques (1866-1912) et la question de l'éveil d'une conscience patrimoniale collective (fouilles, gisements, collections) ».

11. « Chronique. De l'utilité des congrès », p. 638.

12. Cité par H. Berr, « Sur l'organisation des congrès internationaux », p. 216.

13. E. Perrier, « Congrès international de Zoologie », p. 504.

internationaux rejoignent le commun en abandonnant leur rôle moteur dans le développement intraétatique des sciences préhistoriques et leur autonomisation.

La mission civilisatrice de la science

À l'image de nombre de ses contemporains, et en particulier des scientifiques qu'il aime à fréquenter à la faculté des sciences de Paris ou au Muséum national d'histoire naturelle, le prince Albert I^{er} affiche une foi très grande dans une espèce de messianisme scientifique et technique universel. Ses écrits scientifiques sont l'occasion de rappeler au fil de longues pages son attachement à une philosophie du progrès portée par « l'union de la science et de la conscience¹⁴ ». Lorsqu'il aborde les questions anthropologiques, le prince reprend à son compte des thèmes développés par les tenants du matérialisme scientifique. Ainsi certains de ses écrits rappellent-ils très directement les thèses d'une forme de darwinisme social, développées dans le monde francophone, dès la première diffusion des écrits de Charles Darwin, par des auteurs comme Clémence Royer (1830-1902). Dans cet esprit, Albert I^{er} n'hésite pas à opposer une supposée énergie vitale des hommes primitifs au déclin des civilisations actuelles :

« Mais les sociétés primitives, avant d'éprouver cette influence nouvelle, possédaient sur nous la supériorité des natures simples et musclées qui donnait une sombre grandeur aux luttes pour l'existence : l'homme, dans son ardeur au pillage, au meurtre et à l'incendie, avait la beauté des êtres que leur vigueur rend féroces.

Notre société moderne, anémiée par la conservation des êtres anormaux, faibles de corps ou d'âme, qui disparaissaient jadis dans la concurrence, manifeste un état morbide plus redoutable que la barbarie d'autrefois, car il détermine le ralentissement de la force vitale.

Les mondains inutiles fournissent le spectacle insolent de leurs plaisirs ineptes ou malpropres ; les fruits secs d'une éducation manquée deviennent conquérants de boudoir, soupeurs, jouisseurs et duellistes en échouant dans les cercles, où on oublie la valeur du temps et la nécessité du travail ; les esclaves de la mode ridiculisent, par leur affectation, les actes les plus simples, tandis que leur cerveau sommeille dans les fades sensations d'une vie blasée. Une jeunesse "fin de siècle" brave la bienséance devant les femmes, avec un langage libre acquis dans les distractions vulgaires d'un milieu sans atticisme. Et les femmes, éloignées de leur rôle naturel par les exigences mondaines, perdent leur principal charme dans des vanités où les races commencent leur dégénérescence.

Car les sociétés humaines, saturées de luxe et de plaisir, souffrent d'une pléthore qui diminue la résistance des corps et la vigueur des âmes au profit des éléments de leur propre déchéance : l'égoïsme, l'orgueil et la lâcheté. Ainsi périssent toutes les familles organisées de la nature, quand leurs moyens de défense se sont affaiblis dans la mollesse du bien-être excessif¹⁵. »

Dans cette perspective, la recherche doit jouer son rôle social et ne peut donc se soumettre aux barrières nationales. Dès lors, lorsque va se faire jour dans l'esprit du prince le projet de créer le premier centre de recherche au monde dédié à l'étude de l'homme quaternaire, sa structuration va prendre en compte cette dimension internationaliste.

Son Institut de paléontologie humaine est créé à l'été 1910 et reconnu d'utilité publique dès la fin de la même année par le gouvernement français. Il se fixe pour objectif de devenir le principal centre de recherche et de diffusion de la connaissance en préhistoire. Le prince fonde le succès de cette entreprise sur plusieurs critères : l'indépendance financière et structurelle de l'institut à l'égard des institutions officielles françaises, une compétence large – de la fouille à la diffusion des connaissances –, le choix de privilégier des théma-

14. Albert I^{er}, *La Carrière d'un navigateur*, p. vi.

15. *Ibid.*, p. 2.

tiques nouvelles dans une optique pluridisciplinaire – une approche naturaliste et ethnographique des cultures préhistoriques –, le recours à un personnel jeune qui sera porteur de cette ligne scientifique novatrice.

L'une des singularités du dispositif est de décliner la vocation internationale de l'Institut de paléontologie humaine, au-delà de la seule qualité de chef d'État étranger de son fondateur. Cette dimension cosmopolite se retrouve dans le choix de son personnel enseignant – le Français Henri Breuil (1877-1961) et l'Allemand Hugo Obermaier (1877-1946) respectivement nommés professeurs d'ethnographie préhistorique et de géologie appliquée à la préhistoire –, celui des membres de son conseil scientifique – le comité de perfectionnement¹⁶ –, dans les relations avec d'autres établissements, à travers l'accueil régulier d'étudiants et de chercheurs étrangers dans les locaux de l'institut et, surtout, au gré de ses missions de terrain accomplies hors de France.

Ces dernières forment l'un des axes majeurs de développement de l'Institut de paléontologie humaine. Des liens forts se tissent avec l'Espagne dès les premières campagnes de relevé des peintures et gravures des grottes ornées menées par Breuil et financées par le prince à partir de 1904. À compter de 1910, l'institut poursuit dans cette voie en soutenant les chantiers de fouilles et les campagnes de relevés des grottes ornées mis en œuvre par Breuil et Obermaier. Ainsi, dès 1911, la fouille de la grotte du Castillo, près de Santander, devient un chantier-école qui accueille des chercheurs européens et nord-américains.

Les scientifiques face à la guerre

La Première Guerre mondiale va condamner ce bel ordonnancement. L'Institut de paléontologie humaine ne peut échapper à la vague. Au mois d'août 1914, le prince a mis le bâtiment de la fondation à la disposition du gouvernement français. À l'automne, le centre de recherches, sollicité par la Croix-Rouge, autorise le principe de l'installation future dans ses locaux d'un poste de secours destiné aux grands blessés. Marcellin Boule organise à cette époque la mise à l'abri des pièces majeures des collections de paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle.

À Paris, la quasi-totalité du personnel de l'institut encore en âge de répondre à la mobilisation reçoit une affectation militaire. Breuil, exempté pour raison médicale des obligations militaires, est réfugié à Bordeaux, où il souhaite pouvoir continuer ses recherches. À la fin du mois d'octobre, s'étant signalé aux autorités militaires, il est mobilisé et endosse l'uniforme du 144^e régiment d'infanterie. Dès lors, s'ouvre pour lui, pour les quatre années à venir, une alternance de périodes passées sous les drapeaux interrompues par quelques mois de retour à la vie civile. Ce rythme particulier, ponctué de longs séjours en France – Bordeaux et Paris – et en Espagne, lui assurera une certaine forme de confort lui permettant de ne jamais cesser son activité scientifique. Breuil sera ainsi l'un des rares à réussir à traverser le conflit tout en poursuivant ses activités scientifiques¹⁷.

Dans les premières semaines de la guerre, un nouvel état d'esprit s'imisce dans l'opinion française, y compris dans le monde savant. Certains événements – l'incendie volontaire de la bibliothèque de l'université de Louvain dans la nuit du 25 au 26 août, le bombardement

16. Au printemps 1911, le premier comité de perfectionnement est officiellement constitué. Présidé par le prince, ce conseil se compose, au titre de la France, de Salomon Reinach, René Verneau, Marcellin Boule, Émile Cartailhac, Louis Capitan. Ses membres étrangers sont Gustaf Retzius (1842-1919), anthropologue de Stockholm, Arturo Issel (1842-1922), géologue et paléontologue de Gênes, Felix von Luschan (1854-1924), président de la *Deutsche anthropologische Gesellschaft* et directeur du *Museum für Völkerkunde* de Berlin, Moriz Hoernes (1852-1917), préhistorien viennois, Sir Edwin Ray Lankester (1847-1929), anthropologue londonien, chanoine Léonce de Villeneuve (1859-1946), conservateur du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco.

17. A. Hurel, *L'Abbé Breuil : un préhistorien dans le siècle*, p. 227-249.

de la cathédrale de Reims le 19 septembre 1914 – font office de catalyseur nationaliste et amènent les scientifiques à basculer de l'opposition à la guerre à la dénonciation virulente des « crimes » allemands. La guerre apparaît alors dans toute sa brutalité. Militaires, civils, monuments sont autant de proies offertes au Moloch de l'ère industrielle. Le milieu scientifique n'est pas exempt du véritable climat d'« hystérie » antiallemande qui se développe d'autant qu'une large diffusion est donnée en France à *L'Appel des 93* (*Aufruf an die Kulturwelt* – « Appel au monde civilisé ») – manifeste des intellectuels allemands adressé aux nations belligérantes. Dans ce document hostile aux Alliés, initialement publié dans le *Berliner Tageblatt*, puis repris en français dans *Le Temps* du 13 octobre 1914 et par la *Revue scientifique* le 14 novembre 1914, apparaissent les noms de scientifiques proches du domaine de l'anthropologie et de l'archéologie. Parmi les signataires figurent le biologiste Ernst Haeckel (1834-1919) et des archéologues comme Theodor Wiegand (1864-1936), Friedrich von Duhn (1851-1930), Johann Jacob de Groot (1854-1921).

En France, les savants des différents domaines, relevant des sciences fondamentales ou appliquées, participent parfois directement à l'effort de guerre grâce à leurs travaux. Les autres – dont au premier chef les naturalistes et les archéologues, aux compétences qui ne sont pas d'un intérêt primordial pour les opérations militaires – vont s'évertuer à rattraper cette position en faisant profession de foi de patriotisme intellectuel à travers des discours et écrits cocardiers. Ainsi, « tandis que les étudiants mouraient au combat, leurs professeurs étayaient de leurs travaux les élans patriotiques¹⁸ ». Les plus en vue des préhistoriens vont se transformer en agents de propagande, comme l'archéologue Camille Jullian (1859-1933), dont les cours au Collège de France prennent des accents presque guerriers, ou Breuil, qui mène au cours de ses séjours en Espagne des tournées de conférences patriotiques. Selon Marcellin Boule (1861-1942) : « La guerre jette à la civilisation le plus insolent défi¹⁹ ! » et elle se pose comme un véritable problème anthropologique, puisque

« [l']évolution allemande présente donc deux aspects : un aspect progressif d'ordre purement matériel, un aspect régressif, d'ordre spirituel et moral. Ce dernier correspond à un retour, à une chute vers la sauvagerie des origines²⁰ ».

Le paléontologue, directeur de l'Institut de paléontologie humaine, n'est pas le seul à exprimer des positions aussi extrêmes.

À la Société d'anthropologie de Paris également, les avis sont tranchés. Dès la séance du 1^{er} octobre 1914, Léonce Manouvrier (1850-1927), en tant que secrétaire général de la société, rappelle qu'au cours de la guerre de 1870-1871, la société avait suspendu ses réunions. Il propose sans succès de renouveler cette attitude. En revanche, le préhistorien Émile Rivière (1835-1922) a plus de succès lorsqu'il propose qu'en signe de

« protestation contre les violations du droit et des principes de l'humanité commises par les armées ennemies, les noms des membres associés et correspondants allemands et autrichiens soient rayés des listes de la société²¹ ».

Cette motion est adoptée à l'unanimité des membres présents. Par solidarité avec la Belgique occupée, Adrien de Mortillet (1853-1931) suggère de remplacer les membres allemands qui viennent d'être exclus par des savants belges. Sont alors élus par acclamation Ernest Solvay (1838-1922), Alfred de Loë (1858-1947), Louis de Pauw (1844-1918), Jean Houzeau de Lehaie (1867-1959), Marcel de Puydt (1855-1944), Édouard de Pierpont (1871-1946), Charles Combaire et Charles Fraipont (1883-1948).

18. C. Prochasson et A. Rasmussen, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale : 1910-1919*, p. 185.

19. M. Boule, « La guerre », p. 575.

20. *Ibid.*

21. « 1104^e séance : 1^{er} octobre 1914 », p. 385.

Quelques jours plus tard, le 22 octobre 1914, le bureau de la Société préhistorique française décide à son tour de rayer du registre de ses adhérents les noms des membres ressortissants de nations membres de la coalition des Empires centraux. Après avoir donné lecture du premier martyrologe des préhistoriens morts au combat, la Société flétrit « les mœurs des barbares qui nous font la guerre » et décide à l'unanimité moins une voix de radier tous ses membres de nationalité allemande ou austro-hongroise²². Revenant quelques mois après sur cette mesure – le 28 janvier 1915 –, le président de la Société, Émile Taté (1856-1937), note que

« [c]ette radiation *générale* a pu sembler radicale : il n'y a pas, *actuellement*, de distinction à faire ; la guerre engagée devant *finale*ment provoquer le rétablissement des divisions ethniques naturelles²³ ».

En quelques semaines, la guerre, en devenant l'expression d'une faillite intellectuelle et d'une fracture civilisationnelle, a détruit plusieurs décennies d'idéal internationaliste. En décembre 1918, Marcellin Boule livrera un constat amer après les quatre années d'une guerre effroyable :

« Nous sommes tranquilles à Paris, depuis l'armistice. Mais la vie scientifique est encore plus que ralentie. Mon laboratoire reste bien vide. Je suis le plus éprouvé de mes collègues à cet égard. Tout le monde est mort... Il ne reste plus que quelques vieux comme moi. En paléontologie et en anthropologie, c'est un désastre²⁴ ! »

Le projet d'un Institut de paléontologie humaine à dimension internationale va être également mis en péril au cours de la Première Guerre mondiale. Bien sûr, la déclaration de guerre réduit à néant le fonctionnement de son comité de perfectionnement composé de savants français et étrangers. Elle va également avoir des répercussions considérables sur le terrain en faisant perdre à l'Institut de paléontologie humaine ses positions acquises en Espagne.

La réalité de la guerre s'impose à Obermaier et Breuil

Le 3 août 1914, lorsque l'Allemagne déclare la guerre à la France, Hugo Obermaier, professeur de l'Institut de paléontologie humaine, est encore en Espagne. Il y a accueilli peu de jours auparavant le prince de Monaco accompagné de membres de son cabinet scientifique. Albert I^{er}, profitant d'une escale à Santander (du 18 au 23 juillet), s'était rendu à Puente Viesgo pour visiter le chantier de fouille du Castillo. Obermaier se retrouve dans une position difficile car, en tant qu'Allemand, il est citoyen d'une nation belligérante dans un pays neutre. De plus, le déclenchement des hostilités a amené la direction de l'institut, en tant qu'employeur, à suspendre le versement de leur traitement à ses professeurs. Obermaier se trouve alors dans une situation pécuniaire délicate, aggravée par le fait qu'il a à ses côtés son assistant l'Alsacien Paul Wernert (1889-1972). Les deux hommes sont dans l'impossibilité de quitter l'Espagne :

« Pris tout à fait à l'improviste, je n'ai plus pu quitter l'Espagne, et il n'est pas douteux que je dois y rester (avec mon assistant P. Wernert) jusqu'à la fin de la terrible conflagration. J'ai terminé la fouille du Castillo dans la dernière semaine du mois d'août, de façon que ce gisement peut être considéré comme complètement exploré. Pendant le mois de septembre j'ai étudié le massif des Picos de Europa, et en ai dressé la carte complète des galeries quaternaires, – un travail qui n'a pas encore été fait jusqu'à cette date pour aucune des hautes montagnes de la

22. É. Taté, « Allocution de M. Taté, président », p. 371.

23. É. Taté, « Discours de rentrée pour 1915 : discours de M. le président », p. 36.

24. Marcellin Boule à Jules Richard, 13 décembre 1918. (arch. Musée océanographique Monaco).

péninsule Ibérique. Actuellement je me propose d'explorer systématiquement les cavernes de la province d'Asturie, – en attendant la fin des malheurs, dont nous souffrons tous si cruellement. Puisse l'avenir nous réserver une paix durable, pour le grand bien de toute l'humanité, pour la science et tous autres progrès²⁵. »

Isolé et à court d'argent, Obermaier accepte de se rendre à l'invitation du paléontologue Eduardo Hernández-Pacheco (1872-1965) au Musée d'histoire naturelle de Madrid, avec pour mission de donner un cours de géologie quaternaire moyennant 250 francs par mois. Breuil se démène, parfois maladroitement, pour aider son ami. Il intervient auprès de Reinach, Cartailhac, Capitan, Boule et Mayer. Si le directeur et le trésorier de l'Institut de paléontologie humaine finissent, à l'automne 1914, par accepter de verser les traitements échus des professeurs, cela ne règle que très provisoirement la situation particulière d'Obermaier, dont la présence au sein de l'établissement apparaît de moins en moins tenable, voire plus souhaitée. En effet, l'institut semble prêt à suivre les exemples de la Société d'anthropologie de Paris et de la Société préhistorique française en l'excluant de ses murs.

Le prince de Monaco lui-même, naguère si proche de l'empereur Guillaume II, n'est même plus un soutien décisif, car lui également dénonce avec force la sauvagerie guerrière dont l'Allemagne ferait usage. Pour preuve le texte de la dépêche qu'il adresse au président de la République française à l'annonce de la destruction de la cathédrale de Reims le 21 septembre 1914 et que publie dès le lendemain le *Journal de Monaco* :

« L'acte criminel accompli à Reims par l'ennemi sauvage de la France est une provocation au monde civilisé. Il caractérise une armée, une nation et un règne. J'en suis aussi consterné que le meilleur des Français²⁶. »

Pendant de longues semaines, Obermaier ne sait quel sort l'institut parisien, son employeur, entend lui réserver. Ses courriers restent sans réponses. Le contexte de patriotisme exacerbé va entraîner une rupture complète. Elle intervient lors de la réunion du conseil d'administration du 8 janvier 1915 :

« Bien que Obermaier n'ait pas répondu à la mobilisation de son pays, le conseil, en rendant hommage à la fois à ses qualités de savant et aux sentiments qu'il a toujours témoignés à la France, est unanime à penser qu'il ne peut plus faire partie du personnel enseignant de l'Institut de paléontologie humaine. Notification lui en sera faite par les soins du directeur qui lui fera savoir en même temps que, conformément à la loi réglant les relations entre les belligérants, son traitement ne lui sera plus servi²⁷. »

Le prince, souverain d'un État neutre, souhaite tempérer cette décision par une aide financière discrète versée directement à Obermaier – son traitement plus des moyens pour mener ses recherches. En réalité, l'intransigeance dont fait preuve la direction de l'institut ne fait qu'exprimer une défiance générale de la France à l'égard des ressortissants allemands. C'est ainsi que les biens parisiens d'Obermaier sont placés sous séquestre par l'autorité judiciaire, son appartement est attribué à des réfugiés et une perquisition est même menée dans son bureau de l'Institut de paléontologie humaine par les services de la préfecture de police.

De son côté, Breuil, l'autre professeur de l'Institut de paléontologie humaine, est amené à retourner en Espagne. Il va effectuer, à titre militaire ou civil, plusieurs longs séjours dans ce pays. Chacun est l'occasion pour lui de concilier la poursuite de ses recherches et un programme de conférences patriotiques. Cette activité débordante finit par irriter

25. Hugo Obermaier à Albert I^{er}, 4 octobre 1914 (arch. palais princier Monaco, C 703).

26. *Journal de Monaco*, n° 2949, 22 septembre 1914, p. 1.

27. Registre des délibérations du conseil d'administration (arch. Institut de paléontologie humaine, DC¹).

une frange importante de l'*intelligentsia* locale. De fait, les archéologues espagnols ne le reçoivent plus avec la même cordialité.

Cette attitude méfiante, voire hostile, est une conséquence à la fois de la situation géopolitique – les Espagnols cherchant à préserver leur neutralité alors que Breuil parcourt le pays en dénonçant les « crimes » allemands – et d'un mouvement identitaire, antérieur et profond, de prise de conscience et de valorisation du patrimoine archéologique par l'Espagne. La préhistoire et ses richesses sont devenues des enjeux nationaux, voire nationalistes, qui excluent toute primauté internationaliste, à présent ressentie comme une espèce de « colonialisme » archéologique. Dès lors, les grands chantiers de fouilles internationaux, tel celui de l'Institut de paléontologie humaine au Castillo, ou les vastes campagnes de relevés d'abris peints menées par Breuil avec l'aide de ses réseaux d'informateurs locaux, ne sont plus regardés d'un œil conciliant.

Depuis quelques années déjà, la mise en place de structures d'administration de l'archéologie avait commencé à sonner le glas de la liberté d'action des savants étrangers en Espagne²⁸. En 1911, sur l'initiative d'Eduardo Hernández-Pacheco, une loi instaurait une approche protectionniste des fouilles archéologiques en limitant de façon drastique les possibilités d'intervention des étrangers, en leur interdisant la propriété et l'exportation des objets mis au jour. L'année suivante, la *Comisión de investigaciones paleontológicas y prehistóricas* était chargée de faire appliquer cette nouvelle législation.

Breuil, qui entendait faire fi de ces restrictions, est néanmoins directement touché, d'autant que ce sont ses concurrents scientifiques directs, dans lesquels il ne voyait que de modestes collaborateurs associés à ses propres travaux, qui sont aux commandes des institutions chargées de contrôler et de développer l'activité archéologique. Outre son ancien prospecteur Juan Cabré Aguiló (1882-1947), il s'agit au premier chef d'Enrique de Aguilera y Gamboa, marquis de Cerralbo (1845-1922). Ses penchants germanophiles semblent avérés. Il préside la *Comisión de investigaciones* et occupe les fonctions de vice-président de la *Junta superior de excavaciones y antigüedades*. Depuis 1913, celle-ci prend en charge l'examen des demandes d'autorisations de fouilles et veille au respect de la limitation du droit de propriété sur les pièces mises au jour, en particulier pour les chercheurs étrangers.

Conclusion : si la science n'a pas de patrie, l'homme de science n'oublie pas la sienne

Depuis le début du xx^e siècle, l'échec du projet internationaliste porté par les congrès internationaux d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques se dessinait. Ainsi, la question linguistique, c'est-à-dire l'exclusivité de l'usage de la langue française lors des sessions du congrès, était devenue une pierre d'achoppement entre les divers nationalismes et le symbole des obstacles géopolitiques qui se dressaient alors. Partant, la création d'un Institut de paléontologie humaine à dimension multinationale a pu relever d'un volontarisme à contre-courant. La Première Guerre mondiale a contraint cet établissement à rejoindre le lot commun du patriotisme guerrier. Après l'armistice, cette rupture va continuer à avoir des conséquences directes sur le fonctionnement du centre de recherche : perte définitive de son professeur de géologie du Quaternaire – Hugo Obermaier –, limitation du nombre de scientifiques étrangers au sein du comité de perfectionnement, dont sont exclus les savants appartenant à un pays opposé aux Alliés lors de la guerre. De manière symptomatique, la première réunion de ce comité de perfectionnement, qui aurait dû être

28. Pour une analyse de cette question de l'éveil d'un patriotisme archéologique dans la perspective des relations franco-espagnoles, voir J. M. Lanzarote Guiral, « *Prehistoria Patria: National Identities and Europeanisation in the Construction of Prehistoric Archaeology in Spain (1860-1936)* ».

l'instance nodale de la vie scientifique de l'Institut de paléontologie humaine, ne se tient que le 23 février 1923. Ce jour-là, l'une de ses caractéristiques fondamentales, son caractère international, lui fait totalement défaut, puisque ne participent à la réunion que les scientifiques français. Le projet d'un Institut de paléontologie humaine sans frontières tel qu'Albert I^{er} de Monaco l'avait conçu a été sapé dans ses principes. Ceux-ci n'ont pas tenu face aux réalités nationales.

Portée sur les fonts baptismaux au milieu du XIX^e siècle par une cohorte de savants militant pour l'internationalisation de leur science, la préhistoire a dû sacrifier ses idéaux originels. Elle n'a pas su faire mentir Louis Pasteur (1822-1895), qui, en 1884, affirmait :

« La science n'a pas de patrie, ou plutôt la patrie de la science embrasse l'humanité tout entière. [...] Mais messieurs, si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit avoir la préoccupation de tout ce qui peut faire la gloire de sa patrie. Dans tout grand savant, vous trouverez toujours un grand patriote²⁹. »

Au-delà, la Première Guerre mondiale a joué un rôle de cristallisateur de mutations réelles et profondes, mais sans doute peu perçues par les préhistoriens eux-mêmes. Les référents intellectuels étaient fondamentalement différents : victoire décisive du paradigme évolutionniste, autonomisation de la préhistoire comme champ spécifique de recherche³⁰. Par ailleurs, le cadre de pensée matérialiste et scientiste n'était plus le viatique commun de la majorité des chercheurs européens. L'objectif d'une recherche de lois de l'évolution humaine – fondées sur une loi générale du progrès biologique, technologique, social –, à valeur universelle grâce à l'archéologie, n'est plus partagé par les préhistoriens. De même, le principe d'un libre accès aux ressources archéologiques de tous les pays – liberté de fouiller et de disposer sans contraintes des pièces mises au jour – n'est plus acceptable. À cette espèce de colonialisme archéologique est substitué le désir d'une véritable coopération scientifique d'égal à égal entre savants et structures. Le mouvement général d'émergence d'une conscience patrimoniale nationale rend difficile, voire impossible, la poursuite d'une collaboration scientifique asymétrique. Enfin, les relations des préhistoriens français avec les savants allemands vont quasiment cesser après la Première Guerre mondiale. Cet éloignement explique, pour partie, le fait que l'Allemagne va alors délaisser le Paléolithique pour se tourner un peu plus encore vers les traces des cultures du Néolithique et de la Protohistoire et l'ethnogénie des peuples germaniques. De son côté, la France va poursuivre sa spécialisation dans les problématiques paléolithiques.

Résumé

Les études préhistoriques se sont primitivement structurées dans une perspective internationaliste, soutenue par le succès des congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques. Le début du XX^e siècle a été vécu par les préhistoriens comme une époque particulièrement propice à leurs travaux : multiplication des chantiers de fouilles, augmentation sensible du nombre de chercheurs, structuration autour des sociétés savantes. Dans ce cadre, la création, en 1910, par le prince Albert I^{er} de Monaco de l'Institut de paléontologie humaine a marqué une étape fondamentale et ambitieuse en faveur de la pérennité de la recherche et de la reconnaissance officielle des études préhistoriques.

La Première Guerre mondiale a mis un terme aux conditions spécifiques de ce développement et mis en lumière une mutation profonde des référents et des usages de la communauté

29. L. Pasteur, « Discours, prononcé le 10 août 1884, à la séance d'ouverture du congrès périodique international des Sciences médicales de Copenhague ».

30. M.-A. Kaeser, « Une science universelle ou "éminemment nationale" ?... », p. 29-31.

des préhistoriens. La situation de l'Institut de paléontologie humaine à cette époque illustre cette rupture : échec du projet de Centre de recherche multinational, mise à l'écart des chercheurs appartenant à des nations belligérantes, perte de positions scientifiques à l'étranger, développement d'un discours scientifique patriotique, mise en péril de la structure sur le plan financier.

Bibliographie

- « 1104^e séance : 1^{er} octobre 1914 », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 6^e sér., t. V, 1914. p. 385-386.
- ALBERT I^{er} DE MONACO, *La Carrière d'un navigateur*, Paris, libr. Hachette et C^{ie} (Bibliothèque des écoles et des familles), 1914.
- BERR Henri, « Sur l'organisation des congrès internationaux », *Revue de synthèse historique*, t. XVI, n^o 47, 1908, p. 216-217.
- BOULE Marcellin, « La guerre », *L'Anthropologie*, t. XXV, 1914, p. 574-580.
- « Chronique. De l'utilité des congrès », *Revue scientifique*, t. III, n^o 20, 20 mai 1905, p. 638-639.
- HUBERT Henri, « Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », *Revue de synthèse historique*, t. I, n^o 2, octobre 1900, p. 219-228.
- HUREL Arnaud, *L'Abbé Breuil : un préhistorien dans le siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2011.
- HUREL Arnaud et VIALET Amélie, « Les congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques (1866-1912) et la question de l'éveil d'une conscience patrimoniale collective (fouilles, gisements, collections) », *BAR-International series*, 2010, vol. XLVI, p. 33-39.
- KAESER Marc-Antoine, « Une science universelle ou "éminemment nationale" ? : les congrès internationaux de Préhistoire (1865-1912) », *Revue germanique internationale*, n^o 12, 2010, p. 17-31.
- LANZAROTE GUIRAL José Maria, « *Prehistoria Patria: National Identities and Europeanisation in the Construction of Prehistoric Archaeology in Spain (1860-1936)* », thèse de doctorat en histoire, Florence, Institut universitaire européen, 2012.
- LARTET Édouard, « Discours de clôture », dans *Congrès international d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques : compte rendu de la 2^e session, Paris, 1867*, Paris, C. Reinwald, 1868, p. 425-426.
- PASTEUR Louis, « Discours, prononcé le 10 août 1884, à la séance d'ouverture du congrès périodique international des Sciences médicales de Copenhague », dans Pasteur Louis, *Cœuvres de Pasteur*, t. VII, *Mélanges scientifiques et littéraires*, Paris, Masson, 1939, p. 375.

-
- PERRIER Edmond, « Congrès international de Zoologie », *Revue scientifique*, n° 16, 15 octobre 1910, p. 503-504.
- PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la Première Guerre mondiale : 1910-1919*, Paris, Éd. La Découverte (Textes à l'appui. Sér. L'Aventure intellectuelle de la France au xx^e siècle), 1996.
- RASMUSSEN Anne, « Jalons pour une histoire des congrès internationaux au xix^e siècle : régulation scientifique et propagande intellectuelle », *Relations internationales*, n° 62, 1990, p. 115-133.
- TATÉ Émile, « Allocution de M. Taté, président », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XI, n° 8, 1914, p. 371.
- TATÉ Émile, « Discours de rentrée pour 1915 : discours de M. le président », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XII, n° 1, 1915, p. 35-36.
- VOGT Carl, « Discours », dans *Congrès international d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques : compte rendu de la 2^e session, Paris, 1867*, Paris, C. Reinwald, 1868, p. 55-60.